

304

99

JEAN MÉLIA

La  
Ville Blanche  
Alger  
et son département



PARIS

LIBRAIRIE PLON  
PLON-NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6<sup>e</sup>

*Tous droits réservés*

LA VILLE BLANCHE

ALGER ET SON DÉPARTEMENT

8 LK<sup>8</sup>  
2295

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

DU MÊME AUTEUR :

**La Vie amoureuse de Stendhal.** (*Mercure de France.*)

**Les Idées de Stendhal.** (*Mercure de France.*)

**Stendhal et ses commentateurs.** (*Mercure de France.*)

**Le Triomphe de l'argent,** roman. (FASQUELLE.)

**L'Algérie et la guerre, 1914-1918.** (PLON-NOURRIT.)

**La France et l'Algérie.** (PLON-NOURRIT.)

**L'Étrange existence de l'abbé de Choisy,** de l'Académie française. (ÉMILE-PAUL).

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

**Laghouat** ou « *La réunion de maisons entourées de jardins.* »

JEAN MÉLIA



# LA VILLE BLANCHE



ALGER ET SON DÉPARTEMENT



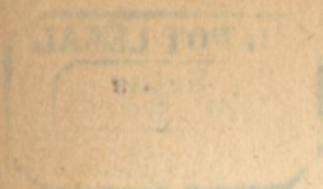
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6<sup>e</sup>

*Tous droits réservés*



Copyright 1921 by Plon-Nourrit et C<sup>o</sup>.  
Droits de reproduction et de traduction  
réservés pour tous pays.

## PAULETTE MÉLIA



*Nos yeux se sont ouverts sur le plus divin des paysages : celui d'Alger s'épanouissant dans la splendeur lumineuse de ses blanches maisons qui, du haut des vertes collines, semblent descendre en flots pressés dans l'azur de la mer. C'est ainsi que dans l'inaltérable et cher éblouissement dont nos prunelles furent inondées dès le premier instant, nous aurons jusqu'à l'heure suprême, au plus haut point, le culte de la beauté donnant naissance à tous les rayonnements de l'âme et à tous les transports de l'esprit.*

*Un immense bonheur est donc en nous d'être nés dans la ville où la clarté du jour parsème une poussière d'or et où les nuits ont la transparence d'une insaisissable et mystérieuse étoffe tissée par les étoiles.*

*Ce bonheur-là ne peut disparaître parce que, pétri dans l'harmonie de la nature, il se rajeunit sans cesse avec l'aube qui monte dans le ciel souriant, avec les fleurs qui s'ouvrent dans toutes les saisons, avec l'air si embaumé qu'on dirait que partout traînent des jonchées de jasmins et de roses, et si doux et si pur que, pour emprunter un mot à Gustave Flaubert, il empêche même de mourir.*

*C'est notre privilège d'avoir senti nos âmes s'embellir de toute la contemplation d'un horizon de lumière, de la moire*

*méditerranéenne flamboyant de pourpre ou d'argent à toute heure du jour, des jardins scintillant de toutes les couleurs, des campagnes surchargées de toutes les fleurs des arbres fruitiers et tout embaumées du parfum des orangers.*

*Ni la plage sonore de la mer de Sorrente, ni les ensorcelants rivages de la Grèce, ni les odorants ombrages de Chio ne valent les bords limpides et chantants de notre Nord africain, ni leurs voisinages semés de bouquets de pins et couverts de joyeux et merveilleux buissons.*

*Quel cri heureux avait Eugène Fromentin lorsqu'il constatait qu'il avait les montagnes à sa fenêtre et les aloès à sa porte : « J'ai toute l'Afrique autour de ma maison ! » Toute cette Afrique est également autour de nous, c'est la terre féconde et riche qui étonne par le déploiement de sa prodigieuse activité et par les incessants miracles de son abondance, car rien n'égale l'endurance ni l'acharné labeur de tous ses habitants.*

*Cette Afrique du Nord qui fut jadis l'aride nourricière des lions, leonum arida nutrix, charme aujourd'hui par l'opulence de ses produits, par le commerce de ses villes, par le bonheur prospère de ses villages. C'est l'œuvre de nos colons, — aidés de nos indigènes, — agriculteurs accourus des belles provinces françaises et de tout le bassin méditerranéen, soldats de la pioche, héros de la charrue, en guerre, tout d'abord, contre la cruauté malsaine de la nature et la pestilence du sol.*

*Ainsi par l'incomparable exemple de nos aînés, par l'effort incessant des générations présentes, nous avons conscience d'être les continuateurs des anciens maîtres du monde. Rome porta, dans les cités maritimes de ce Nord africain, l'essor de son trafic, et, sur les terres, sa science agricole. Dans la suite, les ports furent dévastés, les champs anéantis, mais les ports et les champs ressuscitent aujourd'hui, le pré-*

sent se nouer au passé, les ruines de pierre ne sont pas départées par le voisinage des pierres qui édifient.

A la beauté des choses mortes s'allie dans un décor unique la beauté des choses modernes, si bien qu'on ne pourrait, par exemple, détruire ce qui reste des aqueducs romains de l'Oued Bellah et de Bled-Bacora, près de Cherchell, sans nuire au spectacle harmonieux de ces monts qui font l'orgueil du paysage, de ces vignes qui font la richesse de ce pays. Les Romains furent de grands constructeurs; ne le sommes-nous pas également, là même où ils ont laissé de si puissants vestiges?

Heureux ceux qui sont nés et ceux qui vivent sur nos bords africains, car nous vivons tous les temps : il semble, en effet, que, dans le passé glorieux que nous ressuscitons sans cesse, nous foulions la pourpre même des épiques Césars. Nos cœurs s'exaltent, nos esprits se rappellent, nous sommes les contemporains de Marius et de Juba, dans tous les lieux où s'étale un grandiose amoncellement de colonnades et d'arcs de triomphe, où les souvenirs fleurissent parmi les ruines jusqu'en l'épanouissement des roses grimpantes.

Tout le génie latin revit maintenant sur ces rives sous la protection française, c'est maintenant la France qui modèle ce pays à son image et qui y crée une tradition. Tous ceux qui y habitent, quelles que soient leur race et leur religion, sont ses enfants; il n'est plus en ce Nord africain qu'une patrie possible : la France. Nous en avons l'orgueil, nous en avons l'amour. Parce que nous vivons sur une terre jeune et vivace, de grands devoirs nous incombent et nous les acceptons avec joie, de même que nos pères ont accepté, pour la création des fermes et des villages, pour le développement de la culture et du commerce, pour le plus éclatant triomphe de la France colonisatrice, toutes les misères et toutes les luttes.

*Nous sommes la plus grande France, c'est donc à nous aussi de veiller au sort le meilleur et sans cesse plus affermi de la mère patrie et nous devons, aux bienfaits dont elle nous a comblés, toujours répondre par un redoublement d'efforts et par une plus ardente volonté d'être sans cesse à côté d'elle dans l'accomplissement de son destin.*

*Toute notre Afrique est aussi la France une et indivisible, et, sans cette dernière, nous ne concevons pas pour nous d'avenir possible : elle est trop admirable, elle est trop noble, elle qui, durant cinq ans, a autant combattu pour la défense de son territoire que pour la liberté du monde entier. De la gigantesque bataille elle est sortie victorieuse mais meurtrie. Laissons avec une filiale fierté sur son front radieux toutes les palmes de la victoire, mais, nous aussi, Français d'outre-mer, travaillons, puissamment et sans relâche, à guérir toutes ses blessures, afin qu'elle apparaisse encore aux yeux de l'univers telle que l'avait entrevue Michelet, belle, harmonieuse, avec sa robe aussi blanche, avec son âme aussi vaillante.*

*Si donc, dans notre foi patriotique, nous n'avons besoin d'aucun réconfort ni d'aucune promesse de récompense, car nous nous donnons tout entiers, sans arrière-pensée, tout au moins désirons-nous trouver en des regards amis et des visages aimés la joie sincère qui devra naître du devoir accompli et la claire espérance que nos efforts ne seront pas vains.*

*Oh ! ces regards amis et ces visages aimés, halte heureuse dans l'intensité appliquée de nos actions !*

*Sois cette halte, enfant, qui, demain, sera jeune fille, c'est-à-dire l'avenir s'épanouissant dans sa chère innocence, doux yeux qui n'ont pas connu le mal et s'ouvrant, après tous les désastres dont la France a subi la formidable horreur, sur la sainteté de la patrie renaissant de ses cendres, plus splendide qu'elle ne fut jamais.*

*Tu vivras dans un monde meilleur ; notre vieil univers a besoin d'un pur rajeunissement, que ton virginal et frais sourire soit la rédemption de tout le passé dont nous avons souffert et la clarté céleste qui précède sur la route !*

*Il est bon que ce soit ton sourire, celui de la jeune Algérienne à toutes ses sœurs de France, car la terre natale est appelée, par une organisation féconde et par les vertus de toutes ses races, à être plus que jamais la fille aînée de la patrie, la secondant, se fondant en elle pour toutes les épreuves et pour tous les labeurs.*

*Voilà pourquoi ce livre t'est dédié : il est l'exaltation de cette antique mer intérieure qui forme le trait d'azur nous reliant à la patrie, la commémoration attendrie de la conquête de 1830, ce grand acte à la foi inspirée et qui assure à la France une autre éternité, la somme de toutes nos pensées, de toutes nos impressions, de tous nos rêves, de tous nos désirs d'une Algérie plus magnifique encore.*

*Notre âme s'est répandue à travers toutes les pages de ce livre afin que notre terre natale soit comprise par tous dans l'évocation de ses beaux paysages, de ses vieux souvenirs comme dans l'espérance de ce qu'elle est en droit d'attendre du plus propice et merveilleux destin, afin qu'elle soit aimée pour son soleil et ses étoiles, ses fleurs et ses montagnes, — tous les trésors de la nature, — et aussi pour son activité, pour son travail, pour sa prospérité, — tous les trésors de l'homme, — afin que celui qui l'a connue un jour ne puisse plus se séparer d'elle sans s'attendrir à jamais dans ce sublime et poignant sanglot d'Isabelle Eberhardt : « Tristesse profonde, déchirement de quitter la sainte terre d'Afrique ! »*

*Tous les autres continents ont, en effet, révolu bien des cycles ; l'Afrique seule porte dans son sein un avenir éblouissant déjà par toutes les promesses qu'elle a tenues, elle s'éveillera à sa propre lumière plus incandescente encore que tous*

*les autres soleils, elle appelle à l'action toutes ses races, elle veut avoir sa part d'existence en ce monde, elle peut être, à son tour et dans les temps futurs, par son âme neuve, par sa force et son originalité, le plus vigoureux et superbe continent.*

*La France, par son génie et son amour, l'aura poussée dans cet éclat de richesse, de bonheur et de gloire. Quelle fertilité en ressentira à jamais notre terre natale, car c'est en notre Algérie que tout d'abord s'est miré le visage adoré de la France!*

*Suprême joie invincible espérance, triomphante promesse de l'avenir, tout vibre, tout s'exalte en ces pages. Prends donc ce livre, enfant, ma chère filleule, dans tes mains de tendresse; élève-le de ton geste que rendent encore plus souriant et pur ta grâce et ta jeunesse, élève-le dans l'azur comme une offrande de reconnaissance à la France et d'amour à l'Algérie, comme la plus délicieuse et charmante invitation à visiter notre terre natale.*

*Et qui donc pourrait se refuser à ton appel, jeune Algérienne éprise de ton sol et dont toute la sincérité proclame qu'ailleurs il ne peut exister un ciel plus lumineux, des fleurs plus parfumées, de plus divins paysages, de plus généreux efforts et de plus noble action, car l'Algérie est la terre d'inspiration pour les esprits rêveurs et pour les âmes fortes?*

*Pays à nul autre semblable, avait aussi soupiré Isabelle Eberhardt.*



# LA VILLE BLANCHE

---

## I

### VERS LA VILLE BLANCHE

LA LEÇON DE LA PRESQU'ILE DE SIDI-FERRUCH

Nous sommes à Sidi-Ferruch. C'est ici qu'il y a quatre-vingt-dix ans, sous le commandement du général comte de Bourmont, débarqua l'armée française. La mer est calme, la plage silencieuse et la baie, à l'abri, semble dormir depuis toujours.

On peut aller loin, à des centaines de mètres dans la mer, sur le sable très fin. La plage s'étend, en effet, avec une paresse à laquelle le silence et le désert des terres qui l'environnent ajoutent on ne sait quel étrange mystère.

Celui-ci n'est, certes, pas fait de la moindre terreur. Il flotte, partout, une clarté très blanche, parfois aveuglante qui dessine implacablement le contour de toutes les choses. Il règne, en ces lieux, une tranquillité telle que l'âme y rêve d'un repos infini. Pourtant le mystère existe. C'est qu'il y a partout, dans l'air immobile, ce silence qui fait, comme dit Charles Baudelaire, qu'on voudrait se sauver. Il semble aussi que

les collines, qui se dessinent au loin, sont recueillies dans une grave attitude et écoutent « ce mystère divin que l'homme n'entend pas ».

A peine, sur la plage, y a-t-il un vieux pêcheur italien qui vérifie ses longs filets. Il ne chante pas; on dirait que la gravité des choses d'alentour pèse sur sa pensée et tient ses lèvres closes.

Le fort, qui domine la mer, demeure, lui aussi, énigmatique. Des écriteaux nous préviennent qu'il est, sous peine d'amende, interdit de pénétrer sur les terrains militaires où il ne pousse d'ailleurs que des herbes sauvages, quelques marguerites des champs jaunes et blanches et dont la désolation muette augmente plus encore le calme environnant.

Bientôt, quand les chaleurs de l'été rendront insupportable le séjour de la ville proche, bien des familles d'Alger viendront goûter la fraîcheur de ces lieux. Les ébats des nageurs, les cris des enfants, les chansons des femmes peupleront tous ces endroits de la gaité saine des peuples nouveaux.

Sidi-Ferruch va devenir petite ville balnéaire, il va, durant quelques semaines, perdre sa face légendaire, mais pendant qu'il en est temps encore, goûtons de tout notre cœur et son silence et son mystère.

Au surplus, que de souvenirs prennent ici, imprescriptiblement, leur vol! Notre âme ne peut s'empêcher d'une profonde émotion au rappel de l'immortelle épopée que fut la conquête de l'Algérie.

Nous nous rappelons pieusement. Voici les bricks, *le Dragon* et *l'Alerte*, qui marchent en tête de ligne de la flotte française; ils s'avancent pour signaler les sondes. *La Provence*, *le Breslau*, *la Surveillante*, *l'Iphigénie*, *la Didon*, *la Pallas*, *la Guerrière*, *l'Hermine*, *la*

*Syrène* viennent ensuite. Tous ces navires ont fait un branle-bas général et sont prêts au combat.

Mais, comme à l'heure présente, la solitude et le silence règnent sur les bords africains. Le mystère environnant qui empoigne notre âme, déjà, en 1830, l'armée française le ressentit. Celle-ci n'aperçoit que les murs nouvellement blanchis des dépendances qui entourent le tombeau du marabout Sidi-Ferruch.

Sur le promontoire, aux rochers déchirés, s'élève bien une tour, celle de *Chica*, qui, peut-être, va ouvrir le feu contre la flotte qui vient de France. Seulement, la tour, elle aussi, s'enferme dans ce silence, angoissant, à la fin.

Les vigies, du haut des mâts, scrutent le rivage. Une tente d'Arabes se dresse derrière un ravin; l'amiral Duperré, qui commande la flotte, ordonne au vaisseau *le Nageur* d'approcher plus avant et de tirer quelques coups de canon. Deux batteries turques lancent des bombes; deux hommes du *Breslau* sont blessés et tout retombe dans le silence. C'est le soir du 13 juin.

La nature est indifférente à tous ces hommes de la flotte française et du pays africain, qui, bientôt, vont s'entre-tuer. Déjà, elle étend sur eux tous la douceur de sa nuit. Rien ne trouble l'espace et, comme aujourd'hui, la mer est calme, les rochers et la plage dorment leur sommeil habituel. Le rivage demeure impassible devant les canons des navires français, tournés contre lui. Le mystère subsiste.

Le ciel, seul, semble se complaire dans cette vaste solitude. Rien ne va déchirer le mutisme nocturne et, pourtant, c'est le débarquement de la flotte française. Les soldats s'entassent sur les chalands et les chaloupes, les officiers recommandent le silence à chacun

et les rames même des marins s'assourdissent dans l'eau. La plage, déjà, s'emplit de conquérants. Malgré tout, la terre africaine conserve cet aspect mystérieux que nos yeux étonnés lui découvrent encore après plus de quatre-vingt-dix ans.

Mais l'heure, sur ces lieux, à présent, imposante par un souvenir impérissable, est, alors, solennelle et décisive. C'est qu'en abordant sur la plage énigmatique, officiers, marins et soldats ont l'esprit empli des mémoires des siècles passés et des noms les plus fameux : Scipion, saint Louis, Charles-Quint.

Ils savent que la mère patrie attend d'eux des gloires nouvelles. Ils se rappellent que, quatre semaines auparavant, lorsqu'ils quittèrent Toulon, tous ceux qui avaient assisté à leur départ s'exclamèrent en cris d'adieu : « Alger! Alger! » Ils ont la sublime conscience qu'ils vont donner à la France un pays plus grand et ouvrir, au monde entier, les portes qui mènent jusqu'au cœur du continent noir.

Leur mission est la plus belle qui soit; ils ont la certitude qu'ils la réaliseront par leur mort même et ils ont déjà fait le noble abandon de leur vie. La nuit claire ne tardera pas à laisser place à l'aurore; déjà, avant que le soleil se lève, officiers, marins et soldats ont conquis tout ce Nord africain dans leurs cœurs.

Le jour va paraître. Après le sable de la plage et les rochers désolés de la côte, les prochains conquérants voient une végétation primitive et charmante. Autour du marabout de Sidi-Ferruch, il y a des carrés de terre défrichés, quelques jardins, çà et là, des arbousiers, des myrtes sauvages, de grands lauriers-roses; un palmier s'élève, il tend ses branches comme un espoir. Le soleil darde maintenant ses premiers rayons.

Le capitaine Romphleur plante le drapeau de la France au sommet de la Torre-Chica. Le drapeau claque au vent, joyeusement; trente mille soldats sont là qui l'acclament sur la plage : jamais matin ne fut plus glorieux.

La Torre-Chica n'existe plus aujourd'hui, car sur le promontoire qui forme la presqu'île de Sidi-Ferruch, au-dessus de laquelle elle se dressait, a été construit, dès 1847, le fort qui domine encore à présent. Nos yeux se portent sur son emplacement : le drapeau de la France claque au vent, joyeusement, comme au premier matin et rappelle les premiers souvenirs de la conquête.

A l'entrée du fort est apposée une plaque de marbre qui porte ces mots : « Ici, le 14 juin 1830, par ordre du roi Charles X, sous le commandement du général de Bourmont, l'armée française vint arborer ses drapeaux, rendre la liberté aux mers, donner l'Algérie à la France. »

On ne peut se défendre d'un patriotique attendrissement; sur cette plage de Sidi-Ferruch, il n'y a rien que le sable et le silence, mais il n'est pas de pèlerinage plus émouvant pour celui qui aime la terre africaine.

Sidi-Ferruch! Ce nom doit être à jamais populaire; il nous a ouvert la porte de ce pays où se sont exaltés, épanouis, fortifiés, tant d'initiatives, d'énergies et de courages, il nous a donné une plus grande patrie.

Mais quel est ce nom que jamais notre cœur ne pourra oublier? C'est celui d'un saint mahométan, d'origine andalouse, né en Espagne, dont le savoir était considérable et qui avait été par trois fois à la Mecque.

Sans doute, Sidi-Ferruch aurait toujours vécu dans son pays si la catholicité ibérique n'avait pas dressé contre lui et les siens des décrets d'expulsion. Alors il voulut que son zèle et ses pieuses connaissances fussent profitables à des frères moins instruits. Il s'en vint donc dans l'Afrique du Nord, choisit pour lieu d'habitation, — parce qu'elle était pauvre et nue dans sa beauté si sablonneuse, — cette presqu'île qui porte son nom; il pourrait ainsi vivre souvent loin des hommes, n'ayant que la mer pour spectacle, que le silence pour méditation et que Dieu pour pensée.

Mais une légende s'établit presque aussitôt, tant il est vrai que l'imagination des hommes a besoin de choses surnaturelles. On crut rapidement que c'était au retour d'un pèlerinage à la Mecque, que la tempête, après avoir fait faire naufrage à tous ses compagnons, avait rejeté, seul, Ferruch, sur les rochers. C'était à Dieu que ce dernier devait son salut miraculeux, il devenait, du coup, celui que le Prophète protégeait et son prestige, ainsi, devait s'accroître sur tous les cœurs.

Comme aujourd'hui, la presqu'île n'avait pour habitants que de simples pêcheurs. Sidi-Ferruch ne leur demanda ni maison ni nourriture; il logea, en effet, dans une crique, et, pour tous aliments, les dunes lui fournirent leurs plantes, la mer, ses coquillages; mais, de ces pêcheurs, il sollicita l'attention et l'âme.

Il y avait aussi des bergers qui venaient conduire leurs troupeaux aux abords de la plage, là où la terre permettait la croissance des herbes, et Sidi-Ferruch s'adressa également à eux.

C'était un auditoire primitif que ces bergers et ces pêcheurs. Ceux-ci crurent en leur marabout si riche

de savoir, qui daignait pieusement partager toutes leurs misères, et ils s'en allèrent porter partout sa renommée, si bien que la presqu'île devint désormais un lieu de pèlerinage. Le dey lui-même désira connaître ce saint dont s'éprenaient tous ses sujets; il l'appela dans son palais, mais Ferruch refusa ce grand honneur. Le dey alla donc le voir dans sa retraite et cette démarche augmenta plus encore la réputation du saint.

Un événement survint qui établit définitivement le pouvoir surnaturel de Sidi-Ferruch. Un bateau espagnol s'était approché de la côte et un marin, du nom de Rouko, était descendu à terre. Il vit Ferruch endormi sur la plage; et, sans même chercher à savoir qui il était, il le fit captif et l'emmena dans son bateau. C'était à la tombée de la nuit. Les marins espagnols mirent le cap sur Carthagène; mais ils virent, au lever du soleil, qu'ils n'avaient pas changé de place. Ils s'étonnèrent : Ferruch leur fit tout simplement savoir qu'ils ne pourraient pas naviguer tant qu'ils ne l'auraient pas rendu à terre. Rouko débarqua donc Ferruch sur la presqu'île.

Une deuxième nuit se passa, mais le voilier demeurait immobile. Rouko alla trouver Ferruch et récrimina amèrement; le saint se contenta de répliquer que l'on avait gardé ses sandales et que ce n'était qu'après qu'on les lui aurait rendues que le bateau pourrait reprendre sa route. Rouko vérifia le fait : les sandales de Ferruch étaient à bord et il alla les lui rendre.

Déjà le vent commençait à souffler et le voilier se balançait; alors les yeux de Rouko se dessillèrent, son esprit s'illumina. C'était certainement à un miracle qu'il assistait; la grâce du prophète pénétra dans son

âme. Rouko refusa de suivre ses compagnons et il implora Ferruch pour qu'il l'acceptât près de lui, comme serviteur. Il abjura son ancienne religion, et devint, à son tour, un saint mahométan. On l'appela Sidi-Rouko.

Sidi-Rouko fut le compagnon fidèle et dévoué de Sidi-Ferruch et la mort même ne les sépara pas. L'ancien marin espagnol expira à la même heure que son maître en Mahomet et on les ensevelit l'un à côté de l'autre. « N'étaient-ils pas, proclamèrent les bergers et les pêcheurs, comme les dents du même peigne? »

Plus rien, aujourd'hui, ne demeure de ce qui fut leur tombe. Sur l'emplacement de cette dernière s'élève le fort, mais le paysage dans lequel vécut Sidi-Ferruch est encore le même : la nudité de la terre se recouvre, comme en son temps, lorsque passe le vent, d'une couche de sable, les vagues de la mer mordent l'âpreté des rocs, de pauvres pêcheurs font sécher leurs filets au soleil et des bergers mènent leurs chèvres brouter l'herbe qui croît dans les dunes.

Nous pouvons rêver aux lieux mêmes où Sidi-Ferruch attarda ses pieuses méditations et contempler l'immensité qu'il se plaisait à considérer comme l'œuvre la plus parfaite de Dieu. C'est sur tel rocher qu'il s'assit aux heures du soir, pour prolonger sa contemplation ; l'infini revêtait toutes les couleurs et s'embrasait de mille feux, de partout à la fois, avant que la nuit dispensât la mélancolie de ses longs voiles.

L'extase était au cœur de Sidi-Ferruch. Nous n'avons pas la même croyance que lui, car les motifs nous font défaut pour pénétrer, jusqu'au fond, la pure sublimité qui exaltait et lui rendait plus chères ses méditations, là, sur ces rochers où nous nous

asseyons aussi, sous ce même ciel qui nous couvre, devant cette mer qui expire à nos pieds avec le même murmure que lorsqu'elle mourait aux siens, mais nous pouvons avoir les mêmes regards, la même âme que lui pour ce qui concerne la beauté de ces lieux.

Il y a là une harmonie que magnifie une parfaite simplicité. Ces rochers, si bas, sont bien faits pour la mer étale, et il est propice que la stérilité environnante éloigne le commerce bruyant des hommes. Ce sable si fin a certainement des affinités avec le silence même, ce silence qui surprit les soldats français en 1830, et qui règne encore à présent, comme à l'époque de Ferruch. Toute cette baie, toute cette presque île inculte sont bien faites pour y vivre une vie d'anachorète. Ferruch pouvait, à toute heure, y converser avec son Dieu.

Dans cette immobilité qui fait de ces lieux comme un désert du monde, il semble que la prière soit plus fervente et s'élève plus sereinement. Ces rivages ont ainsi la majesté des choses solennelles, le cadre y convie, le décor exalte; la fleur mystique, qui demeure indéracinablement au fond de toutes les âmes, peut trouver là le bain divin dans lequel elle s'épanouira et embaumera plus que jamais.

Et voici que, par un rappel logique des mémoires évanouies, nous revivons le premier dimanche que l'armée française passa sur ces bords africains. C'était le 20 juin 1830. La veille, nos soldats avaient vaincu sur la plaine toute proche de Staouéli. Sur le promontoire de Sidi-Ferruch, non loin de l'endroit où le saint mahométan reposait dans la paix sublime de son Dieu, près du marabout aux murs nouvellement blanchis et qui brillaient comme d'invincibles espoirs aux cœurs

des adeptes du Coran, pour la première fois, fut proclamée la grandeur de l'Évangile.

Un autel fut improvisé ; il se composait de quelques planches sur deux tonneaux, mais il avait pour voûte le ciel même et pour espace toute la promesse d'un continent nouveau. Quelle émotion dut ressentir l'aumônier qui officia durant cette première messe !

Tous ceux qui inclinaient leurs fronts, au geste auguste de ses mains, savaient que la conquête allait être pénible. Ils savaient aussi que les populations qu'il leur faudrait combattre étaient guerrières et sans pitié, que celui qui deviendrait leur prisonnier subirait mille tourments avant sa mort. Ils n'ignoraient pas, non plus, qu'ils auraient à vaincre la nature même et que celle-ci allait soulever contre eux les pestilences de ses marais, les fièvres de ses cours d'eau à demi desséchés et tous ses brûlants soleils et toutes ses nuits humides.

Mais ils entendaient encore vibrer à leurs oreilles le cri qui avait retenti à l'instant de leur départ de Toulon : « Alger ! Alger ! » Ils se répétaient ce cri-là dans leur cœur avec la même violente émotion que les marins de Christophe Colomb clamaient le mot de « Terre ! Terre ! » lorsqu'ils virent enfin à leurs yeux s'éveiller les rivages du monde promis.

Toute la France voulait la conquête de l'Algérie, il ne fallait pas que ce désir se changeât en amère désillusion : les soldats se juraient de le réaliser. C'étaient leurs suprêmes instants qu'ils commençaient déjà ; leurs âmes s'ouvraient ainsi davantage aux prières de l'aumônier.

L'autel avait beau être primitif et humble, sa simplicité se magnifiait d'une grandeur incomparable, les

murmures de la prière avaient pour accompagnement divin la chantante harmonie des vagues qui mouraient sur la plage. Le prêtre eut un geste ample; sa bénédiction s'étendit sur l'armée à genoux, sur la mer au bout de laquelle la patrie haletait dans l'impatience de la nouvelle de la victoire, sur la terre que le silence enveloppait et qui semblait prolonger par delà les montagnes le mystère de la presqu'île.

Mais nos âmes citadines sont impuissantes à supporter plus longtemps l'éclat de la mer et le silence de la presqu'île. Il monte, de tout ce repos des éléments, un étrange accablement. On a cette surprenante sensation des solitudes illimitées dont parlait Guy de Maupassant, lorsqu'ennuyé par la tour Eiffel, il quittait Paris et même la France; et attendait, hors du port de Cannes qu'un léger souffle du large poussât son yacht, couvert de toile, vers la côte italienne.

Cet accablement, cette sensation deviennent d'un poids trop lourd pour nos âmes des villes. Adieu, Sidi-Ferruch, rocs dénudés qu'ont étreints les serres des aigles de la victoire, sable fin sur lequel le baiser allongé de la mer effacera jusqu'à la trace de nos pieds de passants afin de te garder ta beauté immuable, coin de terre stérile qui, pourtant, sus frémir au débarquement de milliers de soldats, au point de féconder à jamais la plus glorieuse épopée dont puisse s'enorgueillir la mémoire française. Si nous te quittons d'un pas léger, si nous te sourions en nous retournant, pour te regarder une dernière fois, presqu'île qui t'avances si fermement dans la mer, comme pour aller au-devant de l'histoire, c'est que nous sommes certains que nos cœurs ne t'oublieront jamais.

Nous gravissons les pentes de la plage; le sable se

mêle encore à la poussière et la blancheur fait de la route un long ruban immaculé. Sur un tertre carré où croissent, à tout hasard, des herbes, des fleurs des champs, se dresse une humble colonne qui porte ces seuls mots : « Camp français, 1830, limite est. »

Nous aimons l'éloquence de cette brièveté. Au surplus, il est beau que cette colonne soit si simple; il suffit qu'elle s'impose par la grandeur de tout ce qu'elle évoque en nos esprits. Ces champs ont vu se dresser sur eux les tentes de nos soldats, ils ont entendu le bruit de leurs armes et les refrains joyeux de leurs chansons : c'est ici que reposa l'armée française qui devait donner à la France un monde nouveau.

Cette colonne revêt maintenant à nos yeux une noblesse tragique. Tout autour d'elle, çà et là, il pousse des coquelicots qui semblent des taches de sang et ce sont vraiment des taches de sang, car c'est ici que moururent nos premiers soldats; leur mort a fécondé la terre.

Plus loin, une même colonne, seulement un peu plus haute, enseigne : « Route de Sidi-Ferruch ouverte par l'armée française, 1830. » Derrière elle, se trouve la gare et, comme nous lisons l'inscription, un chant vient jusqu'à nous, c'est celui de quelques travailleurs de la voie ferrée.

Ceux-ci sont de solides gaillards, aux cheveux noirs, au teint bruni par le soleil. Ils ont quitté leurs paletots pour avoir les mouvements plus libres; le col de leur chemise est entr'ouvert et les manches sont retroussées jusqu'après les coudes. Leur peau se découvre tiède et saine; leurs cœurs sont sans soucis. Ces travailleurs chantent joyeusement; ils ne sont pas,

comme nous, obsédés par les souvenirs d'autrefois dont, pourtant, ces lieux sont tout remplis, ils sont sans regards sur le passé. C'est que, dans leur labeur même, est en germe tout l'avenir.

Il est utile que ces travailleurs ne songent qu'à ce qui sera demain; l'activité féconde, elle aussi, doit s'élançer, par delà tous les souvenirs. D'ailleurs, ils ne sont pas ingrats envers ceux qui, avant eux, passèrent aux mêmes endroits, car ils ont beau être insoucians et chanter, ils continuent, sous une autre forme, l'œuvre des soldats conquérants; c'est la plus magnifique manière d'honorer ces derniers.

Ils posent des rails ; ils ouvrent ce pays à des prospérités nouvelles; leurs instruments épais résonnent dans l'air. Le choc est sourd, les travailleurs rivent les longues barres : ce sont comme des veines qu'ils font courir sur la surface du sol. Un sang nouveau va courir, grâce à eux, et, ce sang, ce sont tous les produits, toutes les richesses de la terre. Qui dira la poésie féconde des travailleurs des voies ferrées?

Les soldats de 1830 se reconnaîtraient en eux. Ils avaient vaincu par le fer; par le fer, aussi, triomphent ces travailleurs. La lutte n'est plus pareille, elle ne s'adresse heureusement plus à des semblables, mais à la nature même : ainsi, la force et le génie de l'homme agrandissent son domaine et maintenant, c'est pacifiquement que l'œuvre de la France se poursuit sur la terre africaine.

Toute la plaine de Staouëli s'étend à nos regards. Elle est verdoyante par tous les pampres de ses vignes, elle est blonde par toutes les nappes que forment ses champs de céréales, elle est bigarrée et charmante par tous ses tapis de culture; le cœur s'y sent à l'aise :

c'est, en vérité, le prolongement de la mère patrie.

Notre contemplation embrasse toute cette étendue jusqu'à la hauteur de Dély-Ibrahim. Les souvenirs renaissent; pourquoi les chasserions-nous? Notre amour pour l'Algérie nous a conduits ici, à un cher pèlerinage; nous sommes les cœurs épris de tout ce qui est à présent, mais aussi de tout ce qui fut autrefois.

Ce qui fut, en ces lieux, au matin du 24 juin 1830, ce fut un combat sanglant. Trente mille musulmans luttèrent avec courage; ils furent culbutés par les divisions des généraux Berthezène et Loverdo. Mais, à ce nouveau succès de nos soldats, il fallait la victime la plus expiatoire : le jeune lieutenant de grenadiers au 49<sup>e</sup> de ligne, Amédée de Bourmont, fils du général en chef, s'élançait vers l'ennemi à la tête de sa section, trois balles l'avaient déjà touché, une quatrième l'atteignit à la poitrine. Des grenadiers le portèrent sur un sac à distribution, au camp de Staouéli, dans la tente du général Loverdo.

Amédée de Bourmont sentait qu'il allait mourir, mais il avait une grande fierté : comme les héros antiques, il était frappé par devant. Il tendait les bras à un ami accouru à l'annonce de la tragique nouvelle et lui disait, en souriant : « Embrasse-moi, c'est le plus beau jour de ma vie. » Il lui faisait toucher du doigt l'endroit sanglant par où disparaissait toute sa jeunesse en fleur et il lui disait encore : « Elle est bien placée, elle est près du cœur, cette blessure reçue pour la France et pour le roi. »

La douleur étreignait les assistants; seul, l'agonisant ne pleurait pas : il savait que sa mort n'était pas inutile. Son père fut prévenu. Lorsque les soucis de la

guerre lui en laissèrent l'instant si attendu, il courut vers son fils, il s'attrista, mais l'agonisant lui rappela qu'il était le chef et qu'un chef ne devait jamais s'attarder à pleurer; seulement, il le pria : « Écrivez à ma mère, consolez mes sœurs. »

La bataille nécessitait le commandant de toutes les troupes; le comte de Bourmont embrassa son fils et se rendit où l'appelait son devoir de soldat, il ne devait plus revoir son enfant. Celui-ci fut transporté au camp de Sidi-Ferruch et ne tarda pas à expirer près de ses amis, mais loin des siens.

Meurs donc, jeune officier! Tu n'as pas vécu des années infécondes, tu as succombé dans ton enthousiasme et ta fraîche illusion. Toi aussi, tu avais quitté la France dans toute l'ardeur de donner à ton pays une nouvelle gloire, tu avais accepté le salut de ceux qui t'avaient crié en te quittant : « Alger, Alger! » Cette ville-là, il ne t'était pas réservé de la prendre, tu expirais avant l'heure, au seuil du grand rêve de la victoire.

Ton jeune sang coula, sans plus tarder, comme si ta patrie avait hâte d'en arroser le vieux sol africain pour marquer le grand serment que jamais elle n'abandonnerait ces champs où tu mourais. C'est ton printemps qui fut offert en holocauste à la conquête. Elle est venue, toute la gloire que ton ardeur voulait donner à ton pays! Ta fin est émouvante, mais tu n'as pas voulu qu'on la déplore.

Sois fier dans la mémoire qui te survit : ta mort est une de celles qui font ta patrie immortelle! Cette fierté-là, nous la ressentons encore aujourd'hui pour toi, pur héros, dont nous ne savons que le nom, qu'aucune image ne rappelle à nos yeux. Ton père aussi la res-

sentit dès le premier instant de ta disparition et elle lui donna, plus encore, la volonté de vaincre. Il s'empara d'Alger quelques jours après ta mort.

Elle est tienne ainsi, cette ville que tu avais tant souhaité de voir. Tu peux l'aimer dans l'infini où tu es maintenant. Sais-tu qu'un poète a écrit d'elle, que ses jours sont de soleil et ses nuits de diamant? Apprends qu'elle est, de nos jours, l'une des plus belles et des plus prospères de ta patrie, que tout le territoire dont elle dépend est, comme on l'a dit, le plus riche joyau de notre empire colonial. Pour tout cela, tu devais succomber; non, ta mort n'a rien de triste!

Le cœur d'Amédée de Bourmont fut embaumé dans un coffret. La révolution de Juillet était survenue, le général en chef résignait son commandement d'Afrique, il prenait, comme son roi, le chemin de l'exil. Il s'embarqua sur le brick de commerce autrichien l'*Amatissimo*, emportant avec lui le coffret et aussi le cercueil de son fils.

Le général de Bourmont fut déposé à Gibraltar. Le cercueil du jeune héros fut transporté en France, mais la calomnie, aussi, avait fait une route pareille. On racontait que le général en chef avait pillé à son profit le trésor de la Casbah d'Alger. A Marseille, les agents de la douane ouvrirent le cercueil que le capitaine Gagrizza, de l'*Amatissimo*, venait de leur confier. Ils voulaient y découvrir l'or arabe qu'y avait caché, disait-on, le comte de Bourmont.

C'était la plus horrible profanation; seuls, protestèrent des étrangers, les marins du brick autrichien. Amédée de Bourmont était encore tourmenté par delà sa mort.

De tout cela, il ne reste qu'un tragique souvenir; la

postérité a effacé la calomnie et ne se souvient qu'avec reconnaissance du général en chef, qu'avec tendresse du jeune héros, Amédée de Bourmont.

Où donc ce dernier est-il enterré ? Notre piété l'ignore et n'en est pas curieuse ; il peut dormir quelque part sous la terre de France pour laquelle il avait combattu, mais nous savons, nous, que sa vraie tombe est dans le cœur de tous ceux qui aiment cette Algérie si prospère aujourd'hui et dont la prospérité exigea le sacrifice de tant de jeunes et vaillantes existences.

Notre pèlerinage à Sidi-Ferruch n'aurait-il que le mérite de l'évocation de tous ces souvenirs, cette évocation est la plus réconfortante. Elle suscite le rappel de tous les courages contre des adversaires à la noblesse virile desquels il est honorable, pour les vainqueurs, de rendre hommage ; de toutes les volontés qui se sont attaquées à des ennemis plus dangereux encore, comme les maladies et comme les fièvres ; de toutes les énergies qui se sont ruées au défrichement du sol et qui ont fait de ce Nord africain un grenier de la France, un jardin du monde. Ils sont venus, là, soldats et pionniers. Jamais ils n'ont désespéré de la rude œuvre à accomplir, ils ont connu toutes les misères du jour présent, toutes les anxiétés des lendemains, ils ont persévéré dans leur devoir.

La guerre de 1914-1918 a créé un trouble profond dont la trace se fera longtemps sentir : il s'agit de la France à faire renaître de ses blessures et à maintenir sans cesse au premier rang des nations. Eh bien ! que tous ceux dont l'âme, pour la résurrection de la patrie, a besoin de réconfort, aillent comme nous, en pèlerinage, à la presqu'île de Sidi-Ferruch ! Le silence même les inspirera. N'est-ce donc rien que ces souvenirs de

courage et de patiente ténacité? Ils constituent le plus sublime enseignement. Ces âmes que la vieille Europe oppresse dans ses lourds trépignements retrouveront ici la jeunesse promise à leur éternité; elles redeviendront plus fortes à l'évocation de tous ceux dont la vie ne fut pas inutile.

Elles sentiront, en elles, se développer le désir de l'action et la vie va les reprendre dans son cours bienfaisant en leur montrant ce que l'homme a déjà fait, tout ce qui est encore à faire pour le bien d'ici-bas. Ces âmes reprendront goût à l'existence et ainsi, avec une nouvelle vaillance et un viril enthousiasme, elles se mettront à l'unisson pour participer à l'effort commun, à la glorieuse tâche de replacer la France dans sa plus lumineuse et belle prospérité. Après avoir, pour sa défense, donné à la métropole ses enfants et son sang, l'Algérie lui donnera encore une des preuves, — si française d'ailleurs, — du travail acharné et de l'indomptable espérance. Dans l'acquittement de notre reconnaissance à la mère patrie et pour l'éternel témoignage de l'amour que nous lui vouons, après le lot d'action sanglante et meurtrière, il y a, en effet, la part morale non moins sincère, non moins féconde. Ainsi nous aurons donné à la France le meilleur de nous tous et nous le lui donnerons encore plus que jamais, car la vie algérienne recèle plus de trésors que l'imagination populaire en concevait, en 1830, enfermés dans la Casbah d'Alger.

Ces trésors s'évalent partout ici; ils s'épanouissent dans l'harmonie qui se fait de plus en plus, si magnifique et si touchante, parmi toutes nos races, ils fleurissent dans la charmante impétuosité de toutes nos jeunes générations, ils éclatent dans l'âme algérienne

qui n'est qu'une face, parmi les plus ardentes, de l'âme française, et ils ondulent aussi avec la grâce des blés, ils coulent avec le sang des vignes, ils se dressent avec l'opulence des minerais. Tout cela, sous un ciel bleu qui permet l'essor à tous les rêves, dans une intensité dont le charme est fait de tout l'éclat de l'Orient. Il n'y a pas d'âmes anémiées dans notre splendide et vivante Algérie; toutes s'exaltent et vibrent à la plénitude de l'existence, la terre est belle, il est bon, il est sain, il est utile de vivre!

Voilà ce que célèbre la presqu'île de Sidi-Ferruch.

#### OU L'EMPEREUR CHARLES-QUINT FUT BATTU

Nous allons vers l'endroit où celui qui disait que jamais le soleil ne se couchait sur ses États vit l'éclipse de sa puissance. Nous sommes maintenant à Ben-Aknoun, devant les arbres qui entourent le Petit Lycée. Devant nous, des habitations prospères. Aux alentours, la terre étale sa richesse comme une reine orgueilleuse; ne nous en étonnons pas, un marabout la protège depuis des temps déjà anciens.

Qui dira pourquoi les lèvres des hommes ont déformé le nom de Ben-Sardoun en celui de Ben-Aknoun? Mais ne nous préoccupons pas aujourd'hui des altérations de la parole, ne pensons qu'à la joliesse de la légende. Or, celle-ci proclame que Ben-Sardoun était un saint auprès duquel, de très loin, on accourait.

Il implorait Mahomet dans toutes ses prières, sa vie était la plus pieuse et constante supplication; il avait ainsi conquis tout l'amour de son Dieu, tant et tant

qu'il fut l'intermédiaire choisi pour marquer aux humains le pouvoir du Très-Haut. Ben-Sardoun accomplissait une seule sorte de miracle, mais ce miracle était le plus bienfaisant de tous, il portait en lui tous les germes de la terre féconde.

Ben-Sardoun pouvait, en effet, faire jaillir l'eau des rochers. Aussi la vénération publique lui avait-elle, en reconnaissance, décerné le surnom de « l'homme de l'eau ». Par lui, ces terres cultivées, dont le soleil brûlait les mottes, étaient sans cesse rafraîchies, le sol pouvait tressaillir, au retour des saisons attendues, de fécondités nouvelles, les moissons s'épanouissaient pour le bonheur commun.

Ben-Sardoun mourut, mais son souvenir fleurit à jamais dans l'âme musulmane. On enterra le marabout aux lieux où il s'agenouillait pour la prière. C'est, aujourd'hui, à l'entrée même du domaine du Petit Lycée.

Rien ne rappelle à nos yeux la tombe vénérée; il n'y a là aucune pierre sépulcrale, mais il suffit que sache le cœur des musulmans. L'endroit fut longtemps sacré à la foi de Mahomet. Un frêne étendait ses puissantes ramures et protégeait ainsi le coin de terre sous lequel reposait Ben-Sardoun, le visage tourné du côté de la Mecque. C'était un frêne auguste, il prolongeait aussi ses racines dans l'âme des croyants. Les Arabes allaient dévotement à lui car il était l'arbre voué auquel ils suspendaient, comme ex-voto, d'humbles morceaux d'étoffe. C'était une bigarrure pieuse qui courait le long des branches, à portée de la main. De petits lampions étaient aussi accrochés : on les allumait, leurs flammes étaient tremblotantes, mais elles résistaient au vent qui passait, et c'était un touchant symbole.

Les flammes disaient qu'elles brûlaient pareillement dans le cœur de chaque musulman et qu'elles ne s'éteignaient qu'avec la vie.

Et maintenant, nous voici sur les coteaux du riant El-Biar. Aux portes des restaurants, les voitures s'arrêtent; on a fui le négoce obsédant et tumultueux de la ville voisine. Alger s'isole tout en bas, avec ses quais regorgeant de marchandises et son port qui, par tant de vaisseaux étrangers, semble être le carrefour du monde entier.

On vient se retremper ici des soucis de la veille. Il flotte un air de fête. D'une tonnelle peuplée montent de gais refrains, les voix ont la sonorité qui fait que leur écho se prolonge mélodieusement, elles ont la force de toutes les races neuves, la fraîcheur que suscitait à la terre africaine le miracle de Ben-Sardoun.

Voici la place d'El-Biar et, tout à côté, l'église. Jadis la place était pauvre, on la désertait pour les vastes champs d'alentour. Elle a suivi la prospérité même du village. Tout autour d'elle s'élèvent maintenant de coquettes maisons. Nous reconnaissons l'église; nous l'avions depuis longtemps aperçue; elle est, en effet, tout au bout de l'avenue, dans un cadre propice, à un carrefour heureux. Elle tient au village par sa proximité de la place publique et sa grande route bordée d'arbres, et aussi à l'aristocratique chemin qui mène à la Colonne-Voirol, là où sont les plus riches villas des environs d'Alger.

C'est un endroit de rêve que cet espace compris entre El-Biar et la Colonne-Voirol. Il y a là une tranquillité souriante, une harmonie qui s'étend des blanches maisons mauresques au feuillage toujours balancé des arbres verts. L'air est empli de senteurs, ce

ne sont, en effet, que parcs et que jardins. Toutes les fleurs s'éclosent sous le ciel favorable; nos yeux s'emplissent de toutes les couleurs.

Ici, c'est le paradis du monde. Les jasmins palpitent comme des étoiles d'argent; eux aussi abandonnent leurs ivresses pénétrantes aux baisers de la brise. Faut-il citer les bougainvilliers, les orangers, les mimosas? Toutes les senteurs de l'univers se fondent en une senteur magique.

Il y aurait une douceur infinie à suivre cette route qui conduit à la Colonne-Voirol, mais notre itinéraire est déjà fixé. Nous voulons aller visiter la Casbah.

Le chemin qui y mène semble descendre dans la mer. On villégiature sur ces coteaux; ce ne sont, partout, que des villas. Celles-ci se pressent trop les unes sur les autres, si bien que ce ne sont plus que des carrés de jardins enclos entre des petites murailles blanches. Ces habitations si rapprochées rappellent celles des banlieues parisiennes, mais ici, il y a l'air qui court dans les vallons, il y a le spectacle toujours changeant qu'offre la Méditerranée.

La route surplombe des profondeurs, la déclivité du terrain se noie, tout là-bas, dans la mer; ces lieux, à cause de la proximité de la ville, durent toujours être habités. C'est de là que les naturels du pays virent défilér, en 1830, la flotte française. Celle-ci venait de la Pointe-Pescade et se dirigeait vers le môle d'Alger; elle canonait, en passant, tous les forts de la côte; ce n'était que pour opérer une diversion, tandis que les troupes du général de Bourmont s'apprétaient à s'emparer du fort de l'Empereur.

Ce fort s'élève à notre droite. Sa masse sombre se perd derrière les touffes d'arbres, elle date du seizième

siècle et son emplacement est celui-là même sur lequel Charles-Quint établit sa tente. C'est un lieu d'héroïsme : ses défenseurs le prouvèrent avec un stupéfiant courage.

Les batteries françaises lançaient sur la citadelle des grêles de boulets. C'était à travers le brouillard matinal. « On ne distinguait, écrivait un officier quelques heures plus tard, que les jets de feu dont les éclairs, sans cesse répétés, indiquaient les points d'où partaient la mort et la destruction. » Quand le soleil parut, il ne put dissiper l'épaisse fumée des canonnades. Mais les défenseurs de la sombre bâtisse avaient conscience de la mission qui incombait à leurs suprêmes résistances, ils savaient que leur fort était le seul ouvrage qui protégeât Alger et que, lui détruit, c'en serait fait de l'indépendance mahométane.

Ils répondaient, sans merci, à coups d'obus ; ils tombaient, et c'était sans regret, dans la certitude que d'autres, aussitôt, allaient les remplacer. Puis, le fort sauta : les Français n'occupèrent que des ruines fumantes. Il est de notre devoir de rendre hommage à ceux qui surent mourir jusqu'au dernier ; en les honorant, nous nous grandissons nous-mêmes.

Une colonne se dresse à côté du fort de l'Empereur, elle est érigée à la mémoire des morts de l'Afrique. Elle nous émeut. Elle est haute de tous les holocaustes indispensables aux dures entreprises ; elle est la somme de toutes les douleurs, de tous les deuils, de toutes les larmes qui furent, au cœur des vieux pères, des mères, des sœurs, des fiancées, la tragique et inconsolable rançon de la victoire ; elle s'élançe comme la rivale des cimes environnantes. Des plaines même de la mer, on l'aperçoit si élevée qu'on dirait qu'elle aussi, comme

## V. — DU SOLEIL ET DES ARBRES

DE LA CITÉ EN PLAINE A LA CITÉ EN L'AIR.....	182
A LA FORÊT DES CÈDRES.....	188

VI. — VERS LES MONTS HÉROÏQUES  
DE LA GRANDE KABYLIE

LE LITTORAL DE RUINES ET DE VERDURE.....	195
LE CHEMIN DE LA GLOIRE.....	205
LE PLUS FÉRIQUE SPECTACLE.....	219

## VII. — A LA GLOIRE DES COLONS D'ALGÉRIE

LA RÉSURRECTION DE LA MITIDJA.....	228
LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DE LA COLONISATION.....	235

## VIII. — ICI FUT LE JARDIN DES HESPÉRIDES

LA PETITE ROSE.....	239
LES GORGES ET LES CRÊTES.....	260

IX. — LES DANSEUSES POLYCHROMES  
ET LE MIRAGE

LE KSAR DE VOLUPTÉ.....	268
LA DANSE DANS LES CAFÉS MAURES DE NUIT.....	275
LE MAGIQUE RAPPEL DE L'EAU.....	280

## X. — DANS LES STEPPES D'AZUR

LA RÉVÉLATION D'UN BEAU PAYS.....	287
LA CITÉ PROMISE.....	298
LA SAINTE ZAOUÏA.....	313



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

